

Société

L'effondrement de la langue française, prélude de la barbarie

Un petit retour en arrière riche d'enseignements

Didier DESRIMAIS

21 juin 2022



La lecture d'un vieux manuel des années 60, destiné au cours moyen – le niveau scolaire revendiqué par la nouvelle députée LFI Rachel Keke –, illustre la baisse dramatique du niveau des jeunes Français. Les pédagogistes les condamnent à l'ignorance.

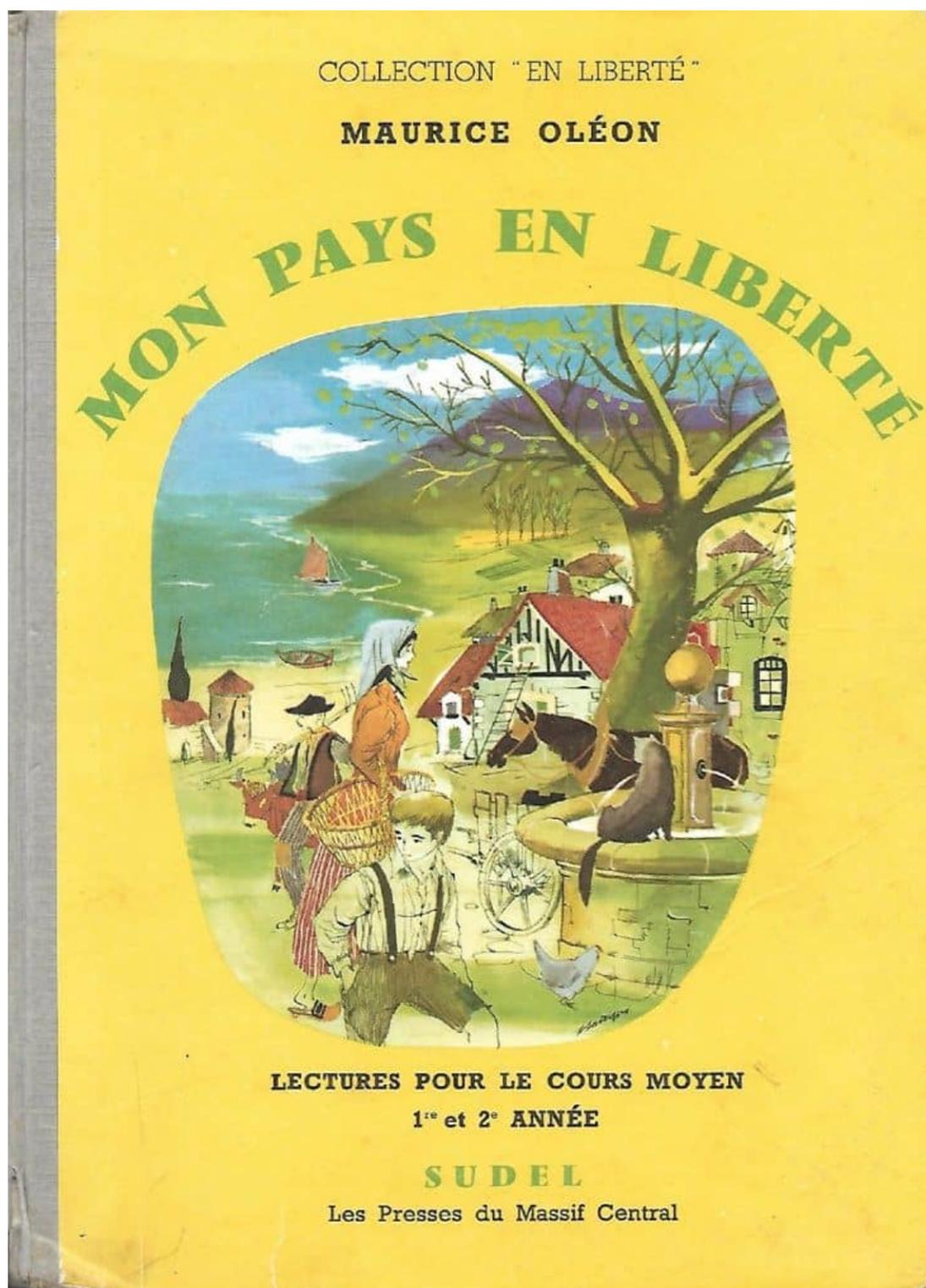
Les dernières **mésaventures baccalauréatesques** auront peut-être dessillé ceux qui doutent encore de l'abaissement, voire de l'effondrement de l'apprentissage de notre langue. Il y a d'abord eu le mot « ludique », incompris par nombre d'élèves passant le bac pro. Il y a ensuite eu le texte extrait du livre de Sylvie Germain, *Jours de colère*, trop compliqué aux dires de ceux qui viennent de passer l'épreuve anticipée de français, lesquels se sont vengés sur les réseaux dits sociaux en crachotant les deux mots d'injure qui font l'essentiel de leur vocabulaire ordurier (voir **l'article de Jean-Paul Brighelli** dans ces colonnes).

Livrons-nous à un exercice périlleux, attirant souvent les moqueries de nos plus jeunes et plus incultes contemporains, celui de la comparaison des méthodes d'apprentissage de lecture et de compréhension des textes qui se pratiquent aujourd'hui avec celles qui se pratiquaient bien avant que Lionel Jospin et les « experts » des « sciences de l'éducation » de type bourdieuso-meirieu sien ne finissent de massacrer totalement l'école.

Un « infernal duo » qui avait du bon

Pour ce qui est d'aujourd'hui, nous ne nous attarderons pas : l'apprentissage de la lecture continue de se faire en dépit du bon sens ; la dictée a été remplacée par la *twictée* ou par des textes qui ne doivent impérativement pas comporter plus de cinq lignes ; la lecture de textes littéraires est réduite à la portion congrue ; au nom d'un égalitarisme mortifère, la faute d'orthographe ne doit plus être sanctionnée. Résultat : après quinze ans de scolarité obligatoire, nos élèves ânonnent les textes les plus simples, possèdent un vocabulaire n'excédant pas cinq cents mots, ne sont plus capables d'écrire une phrase sans faire de nombreuses fautes, de comprendre le sens de certains textes, etc.

A lire aussi, du même auteur: «Au tableau»: à quels enfants allons-nous laisser le monde?



Maintenant, retour en arrière. Le maire de ma commune nivernaise a eu la bonne idée, après avoir fait le ménage dans le grenier de l'école communale aujourd'hui fermée, de récupérer et de mettre en vente, au prix symbolique d'un euro chaque exemplaire, les manuels scolaires qui étaient utilisés par les instituteurs au début des années 60. J'ai naturellement rempli mon panier de vieux con des manuels d'histoire, de grammaire, de français et d'arithmétiques de l'époque. Merveille parmi ces merveilles, un manuel intitulé *Mon pays en liberté* et prévu pour l'apprentissage du français par le biais de « lectures choisies » dans les classes des cours moyens de 1ère et 2ème année, pour des élèves âgés, donc, de neuf à onze ans. Les textes, extraits d'œuvres « d'écrivains modernes » – Guy de Maupassant, Jean Giono, Colette, Alain Fournier, Alphonse Daudet, Romain Rolland, Jules Romains, Henri Bosco, Marcel Aymé, André Suarès, etc. – sont souvent longs et systématiquement suivis d'exercices d'élocution, d'explication de mots, de réflexion, de récitation et de rédaction, le tout rangé sous la rubrique *Au Travail*, titre éloquent qui fait aujourd'hui frémir les élèves, certains enseignants et les « scientifiques de l'éducation » qui considèrent que « la grammaire n'est pas une compétence. Ce qui compte, c'est savoir s'exprimer en gros. Dans le primaire, il faut en finir avec l'infernal duo "Leçon/Exercices" [1]. »

Pour rester dans le ton du texte de Sylvie Germain évoquant les habitants du Morvan, j'ai choisi dans ce manuel un texte extrait d'un livre de Roger Denux (instituteur et écrivain né en 1899 et mort en 1992). *L'hiver en Morvan* est un beau texte, très simple, décrivant les veillées hivernales dans une ferme morvandiaute (**voir ci-dessous**).



Voir le texte agrandi à la fin du texte

Sous ce texte, les exercices. Le premier s'appelle « Disons bien ». C'est un exercice très simple pour apprendre aux élèves à ponctuer et à lire avec justesse le texte afin d'en savourer le charme et le piquant. Il y est demandé de « souligner, sans excès, les mots qui évoquent la saveur de la cuisine en préparation ("saisit à point", "minces tranches",

“rissole”) », de « *bien détacher “la compagnie s’attable” (un peu de solennité, avec une légère pointe d’ironie)* », de lire « *la phase suivante avec béatitude, en détaillant les mots* » et de « *terminer avec beaucoup de douceur* ». Puis on demande à l’élève de chercher dans le dictionnaire le sens des mots « avaricieux, cheptel, bouchure, ravauder, médire, rissoler », ou d’expliquer la différence entre « rapporter » et « commenter » les nouvelles, etc. Il doit ensuite rédiger deux paragraphes, « *le premier sur les occupations du paysan en été, le second sur ses occupations en hiver* ». Il lui sera également demandé d’étudier chez lui puis de « *réciter par écrit* » en classe un court passage – la récitation orale étant « *limitée aux textes en vers* ».

A lire ensuite, Sophie Bachat: Injonction à l’homosexualité et dénonciation du « queerbaiting »

Ce texte et ces exercices étaient destinés, rappelons-le, à des élèves de neuf à onze ans, au début des années 60. Nombre de nos bacheliers actuels seraient incapables de lire correctement ce texte pourtant simple, et encore moins d’y trouver un certain plaisir. Un paysan, morvandiau ou pas, n’est pour beaucoup d’entre eux qu’un pauvre type qui utilise encore du glyphosate et pollue « la planète ». Plutôt que de chercher dans un dictionnaire la définition d’un mot incompris, ils préfèrent bavasser des crasseries sur les réseaux égoutiers. Les mêmes seraient bien en peine de situer sur une carte de France le Morvan. Ce n’est pas entièrement de leur faute. Depuis plus de quarante ans, l’école égalitariste a rabeté la langue, l’histoire et la géographie françaises. Elle a fabriqué des crétins à la chaîne qui nous le rendent bien : les réseaux dits sociaux sont pleins des résultats obtenus par ce long travail de destruction de l’instruction publique en général et de la langue française en particulier.

Substitution mortifère

La préface de *Mon pays en liberté* est un avertissement qui en dit long sur ce qui était attendu des instituteurs de l’époque. Maurice Oléon, l’inspecteur d’Académie et auteur de ce manuel, y explique que la méthode utilisée tend à « *stimuler l’attention et l’effort personnel* » afin que les élèves sachent « *mieux lire, mieux comprendre, mieux s’exprimer* ». Plus important encore – et qui montre à quelle hauteur on situait l’ambition d’un apprentissage de la langue via des textes littéraires lorsqu’on était un inspecteur d’Académie à la fin des années 50 : « *Le thème général de ce manuel est l’amour de la France* », de sa langue, de son histoire et de ses mœurs. En fait, « *il s’agit de rendre l’enfant conscient de son appartenance à une communauté historique et humaine, insérée dans un cadre géographique qui en explique la force et la séduction, communauté à laquelle il doit le meilleur de lui-même. À la faveur de cet attachement naturel et puissant qui l’arrache à l’égoïsme, il s’agit encore de l’élever jusqu’au désir d’une vie fraternelle, jusqu’à la sympathie pour les efforts de tous les hommes qu’anime une égale bonne volonté* ».

Amour de la France, communauté historique, attachement, efforts, sont devenus des gros mots. Maintenant, on « nique la France », chacun à sa manière. La plus visible et la plus abrupte consiste en la substitution d’une langue riche par un galimatias et des borborygmes. Le barbare n’est pas loin ; il n’a pas besoin de Grevisse. Le rap, les injures anonymes, les tribunes de Virginie Despentes et la novlangue des théories les plus absurdes lui servent de Bescherelle. Le vocabulaire anglo-rachitique des publicités est son nouveau dictionnaire ; les *émoticônes* son nouvel alphabet. Il n’utilise plus le point final, d’exclamation ou d’interrogation, mais le poing brutal, d’explosion ou de destruction. L’effondrement de la langue est le prélude de la barbarie.

[1] Propos d’un Inspecteur Pédagogique Régional rapportés par Jean-Paul Brighelli dans *C’est le français qu’on assassine*, page 47, éditions Blanche.

71. L'HIVER EN MORVAN.

Le paysan morvandiau aime l'hiver. Les vieux, les jours de foire et de messe, regrettent qu'il ne se fasse plus comme autrefois, quand le gel durcissait la neige, de Sainte-Barbe à la Chandeleur.

Habitué à la solitude, il trouve plaisir à vivre en cette saison qui l'isole davantage, coupe les chemins qui le relie au bourg, creuse autour de sa ferme d'innombrables fossés d'eau, de neige et de boue. Au milieu de sa famille, de ses bêtes et de ses terres, il éprouve la joie de se sentir le seul possesseur de son domaine. Il n'en est, le plus souvent, que le fermier ou le métayer, mais il sait que l'hiver éloigne de sa « montagne » le propriétaire le plus exigeant et le plus avaricieux.

Ce qu'il possède, mieux que les bâtiments, le cheptel, le sol même, c'est l'air qu'il respire, le pain qu'il mange, la flamme qui le réchauffe et celle qui l'éclaire. Cerné par l'hiver, il se sent libre. Libre de ses gestes, de ses paroles qui ne sont plus asservis aux grandes besognes des pâtures et des champs. Il soigne ses bêtes, taille ses bouchures, dispose de quelques heures... Et il bénit l'hiver, d'être par-dessus tout, l'époque des veillées et des cochons...

Les veillées renaissent. Dès que la nuit tombe, le paysan et sa famille mangent un peu de soupe, puis deux groupes se forment : celui des oisifs qui entourent le poêle, celui des travailleurs qui se penchent sous la lampe. Ceux-ci ravaudent, tressent une ruche ou un panier, ânonnent quelque leçon ; ceux-là content, jacassent, ne se privent point de médire des absents. Si des amis aimant à voisiner ont pris place dans ce groupe, la conversation devient bientôt le modèle d'une gazette parlée. On rapporte et on commente les nouvelles : disputes, ventes, maladies, on marie une ou deux fois les jeunes gens...

Au coup de neuf heures, la maîtresse de maison — la patronne — ranime le feu avec du fagot dont la flamme saisit à point une omelette de campagne, puis elle fait brunir de minces tranches d'oignons, met à fondre un morceau de beurre dans lequel elle rissole quelques fromages de chèvre jaunes et bien secs. La compagnie s'attable. Bientôt les pipes fument, les vieux ronflent. Bonsoir.

• Roger DENUX (*Le magister*. Editions de La fenêtre ouverte).

